



Connie Palmen (°1955) (Photo Leendert Jansen).

à travers le dédale de la philosophie. Relation platonique.

4. Le prêtre : jésuite depuis longtemps défroqué, professeur de philosophie à l'université de Groningue et bossu. Avec lui la jeune femme commence à s'apercevoir du sacerdoce de l'écriture, sacerdoce qui aboutira à sa thèse de doctorat sur Socrate (1). Avec le prêtre s'amorce, pour la première fois, une relation sexuelle, mais le cœur n'y est pas (encore).

5. Le physicien : homme marié et collaborateur de l'Institut d'astrophysique à Paris que la jeune femme rencontre à l'enterrement de l'astrologue. Fascinée par toutes les implications concrètes qui opposent la physique à la philosophie, elle demande à cet homme de l'initier à tous les secrets du corps. Relation érotique sans lendemain.

6. L'artiste : avec ce dernier prend naissance une passion presque absolue, mais destructrice. La jeune femme se rend compte que l'amour la rend littéralement malade et elle finira par opter radicalement pour sa carrière dans les lettres et la philosophie. Puis, sur la recommandation du «philosophe», elle devient assistante à l'Université d'Amsterdam.

7. Le psychiatre (c'est à lui que sera dédié le livre à la fin) : comme elle ne sait plus, après cet échec sentimental, où elle en est avec son existence, elle cherche refuge auprès du père de l'«épileptique» qui est psychiatre. Objectif du traitement : guérir

des pensées des autres, guérir de la vie d'autrui, devenir enfin «bonne».

Et au cours d'une séance de psychanalyse va survenir maintenant un souvenir de jeunesse particulièrement déconcertant qui fournira au lecteur la clef de la personnalité de la «chercheuse de lois». Ce souvenir met en scène un jour de son adolescence où, lors d'une procession, elle refuse de s'agenouiller devant la statue de sainte Odile, patronne de son village natal (et du village natal de Palmen elle-même). Or, ce refus lui vaut la rage du curé et la jette dans la confusion la plus profonde : «A genoux, a-t-il sifflé, à genoux devant le Tout-Puissant, la blanche ! Je ne me suis pas agenouillée, je me suis effondrée sur mes genoux. Je voulais prier pour me faire pardonner, je crois, mais je ne savais plus qui devait m'accorder son pardon, Dieu, mon grand-père ou M. Sartre.»

Voilà donc un rétrospectif qui en dit long sur la formation et la déformation de l'héroïne et qui illustre, en même temps, la grande force évocatrice de Connie Palmen et l'art de sa traductrice. En effet, nous avons devant nous un très beau roman, en langue française, où l'effort de traduction demeure invisible.

Paul Gellings

CONNIE PALMEN, *Les lois* (titre original : *De wetten*), Actes Sud, 1993, 211 p.

Note :

(1) Cette thèse existe vraiment et s'intitule *Het weerzinwekkende lot van de oude filosoof Socrates* (Le sort écœurant du vieux philosophe Socrate), Prometheus, Amsterdam, 1992.

.....

Leonard Nolens, un poète impressionnant

Il n'y a rien d'étonnant à ce que la Communauté flamande ait décerné son dernier prix de Poésie triennal à Leonard Nolens (°1947). En effet, au cours de ces dernières années, Nolens a publié aux Pays-Bas comme en Flandre une impressionnante série de recueils de haute tenue. Que Nolens fasse l'objet d'une indéniable canonisation, la parution de l'imposant

recueil récapitulatif *Hart tegen hart. Gedichten 1975-1990* (Cœur à cœur. Poèmes 1975-1990, 1991) en est la meilleure preuve. A l'automne 1992, l'auteur ajoutait encore à cette série *Tweedracht* (Désunion). De surcroît, en marge de son œuvre poétique, il a fait paraître *Stukken van mensen* (Fragments de gens, 1989), extraits d'un journal intime où transparaissait une fois encore de manière fascinante la profonde complicité qui chez Nolens unit l'homme à l'écrivain.

Hart tegen hart s'achève sur le recueil *Liefdes verklaringen* (Déclarations d'amours, 1990), qui valut à son auteur le prix Triennal. Du reste, Nolens avait déjà été récompensé pour ce même recueil aux Pays-Bas, où le prestigieux prix Jan Campert lui avait été attribué. On peut considérer que le titre, polysémique, de cette œuvre constitue à lui seul une excellente synthèse de la quête poétique obsessionnelle de Nolens. En effet, ces *Liefdes verklaringen* sont non seulement des déclarations d'amour («amour» étant objet de «déclarations»), mais aussi des déclarations émanant de l'amour lui-même («amour» étant sujet). En outre, l'élément *verklaringen* (déclarations) montre bien, notamment par son pluriel assez inhabituel, le caractère éminemment verbal de ce phénomène complexe, le glissement métonymique quasi infini par lequel les mots sont soustraits à une signification ultime clairement définissable. Et en même temps, le mot *liefdes* (amours) peut être interprété comme une forme plurielle désignant toute une gamme de sentiments et de comportements contradictoires ne se laissant pas automatiquement réduire à une seule et unique catégorie cohérente.

Telles sont, en substance, les constantes essentielles du style monomane de Nolens. Dans son lyrisme, la langue n'apparaît jamais comme un moyen de communication évident, mais recouvre au contraire une nomenclature d'actes langagiers, allant de l'incantation d'un hommage ou d'une déclaration (d'amour) au silence tout aussi expressif. Par ailleurs, cette parole poétique



Leonard Nolens (°1947).

n'est pas une activité individuelle, de pure introspection, mais elle est, par essence, relationnelle, orientée vers l'Autre à qui la parole est adressée. A l'évidence, Nolens a besoin pour s'exprimer d'une caisse de résonance, tant il fait inlassablement et instamment appel à la présence de cet Autre. Et par l'entremise de cet/cette Autre, il tente aussi, par la bande, de se situer en tant que sujet parlant. La Langue, l'Autre et le Moi, tels sont les thèmes qui constituent l'œuvre importante de Nolens.

Dans *Liefdes verklaringen*, l'auteur traite tous ces thèmes avec le même regard pénétrant. A titre d'exemple, le recueil s'ouvre par le poème «Lectori salutem!», où Nolens révèle son projet poétique à ses lecteurs tout en sollicitant leur complicité: «Donc lis-moi. Lis-moi entièrement ou ne me lis pas. / (...) / Je voulais parler, ici, au nom de chacun. / Suis-je une bouteille à la mer, une leçon de ténèbres?» Mais cette deuxième personne se rapporte aussi au poète, qui communique et débat avec lui-même... L'auteur crée ainsi une tension prégnante entre dialogue et monologue.

Ce rapport complexe entre le Moi (et ses doubles) et les formes sous lesquelles apparaît cette deuxième personne qu'est l'Autre constitue la dimension centrale de l'œuvre de Nolens, ce

Toi pouvant revêtir des formes très diverses. Parallèlement, le contenu de ces «déclarations d'amours» est à chaque fois renouvelé. Tout d'abord, il y a les personnages qui font partie de l'entourage immédiat du poète : ses père et mère. L'écriture de Nolens atteste aussi, en effet, une conscience généalogique fortement ancrée, le Moi poétique essayant constamment de se définir par rapport à son «origine» et à son propre passé autobiographique. On peut parler à cet égard d'une ambivalence structurelle, la figure paternelle symbolisant d'une part tout ce à quoi le Moi tente de se soustraire (la loi qui paralyse, la pression que fait peser le passé et l'oppression qui naît de l'entourage), cependant que le fils se surprend sans cesse à s'identifier partiellement à ce père maudit. L'interchangeabilité imaginaire de la mère et du fils revêt, si cela est possible, une plus grande intensité encore. En quelque sorte, le poète et sa mère vont jusqu'à se confondre, dès lors qu'en portant puis enfantant ses poèmes, l'auteur réalise pour ainsi dire sa propre naissance.

De même, la femme aimée apparaît le plus souvent dans la poésie de Nolens comme une incarnation de l'Autre ressenti comme «unheimlich», à la fois profondément familier et fondamentalement étranger. Par sa présence, elle permet certes au Moi de se réaliser pleinement, mais d'autre part elle se montre elle aussi rétive, - elle est l'étrangère qui entrave continuellement l'épanouissement individuel et infiniment narcissique du Moi. Le clivage qui en résulte entre le désir d'être seul pour (pouvoir) se découvrir soi-même et la conscience tragique que cette identité, aussi fragmentaire soit-elle, ne peut être donnée que par l'Autre, Leonard Nolens a su le traduire dans une série de poèmes d'amour impressionnants.

Quand on y regarde de plus près, on constate qu'en dépit de leur diversité, tous ces «Autres» s'inscrivent en réalité, d'un point de vue fonctionnel, dans le prolongement l'un de l'autre. Il s'agit chaque fois de «reflets», de

représentations avec lesquelles le poète Nolens engage certes une confrontation intense, mais desquelles il cherche en même temps à tirer sa propre identité. Dans ce sens-là, sa poésie est une évocation poignante d'expériences qui sont essentielles pour l'existence humaine, mais que la plupart d'entre nous préfèrent surmonter en silence. Aussi le mieux serait-il peut-être, précisément pour cette raison-là, de considérer l'œuvre de Nolens comme une autobiographie soumise à une symbolisation monumentale, comme une vie qui s'écrit et se réécrit de manière obsessionnelle et qui paradoxalement cherche son salut dans la lettre vive, émergeant de l'arrière-plan menaçant de la lettre morte...

Dirk de Geest (FNRS)

(Tr. P. Grilli)

En 1994, une cinquantaine de poèmes de Leonard Nolens paraîtront en traduction française (aux Éditions de la Différence, Collection Orphée, Paris; traductions de Danielle Losman).

.....

Adriaan van Dis en Afrique

Ce n'est peut-être pas par hasard que les noms de l'auteur néerlandais Adriaan van Dis (°1946) et de Georges-Marie Lory se trouvent ensemble sur la couverture de *La Terre promise*. Ne sont-ils pas tous deux, l'un aux Pays-Bas et l'autre en France, les promoteurs de longue date du sud-africain Breyten Breytenbach ? A présent ils se sont également rencontrés en dehors de l'œuvre du poète sud-africain : Georges-Marie Lory a traduit *Het beloofde land* d'Adriaan van Dis, le récit d'un voyage qui se déroule dans la patrie de Breyten.

La publication de la traduction française demande deux mises en garde. D'abord celle-ci : *La Terre promise* se présente au lecteur comme le récit d'un voyage réellement vécu par l'auteur, ce qu'il n'est pas, ou du moins pas tout à fait. Lorsqu'en 1990, le livre parut aux Pays-Bas, il provoqua une sérieuse polémique. En effet Van Dis a presque littéralement recopié quelques alinéas de l'œuvre d'un anthropologue américain